

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

160 | octobre-décembre 2001

Droit, coutume, mémoire

Pierre Pachet, *L'Œuvre des jours*

Paris, Éditions Circé, 1999, 195 p.

Martin de La Soudière



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/133>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 193-195

ISBN : 2-7132-1391-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Martin de La Soudière, « Pierre Pachet, *L'Œuvre des jours* », *L'Homme* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2001, mis en ligne le 31 mai 2007, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/133>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Pierre Pachet, *L'Œuvre des jours*

Paris, Éditions Circé, 1999, 195 p.

Martin de La Soudière

- 1 « POURQUOI *L'Œuvre des jours* ? Longtemps écrire fut pour moi l'œuvre des nuits... Mais la nuit à la fois donne les idées... et les absorbe en elle. Seules la discontinuité et la succession des jours, en séparant les intérêts et les travaux les uns des autres, donnent à l'activité d'écrire la multiplicité dont j'ai besoin. » Le ton est donné : celui d'un texte difficile à classer, hors mode, hors discipline ; d'un petit livre qui séduit et persuade, propre littéralement à toucher l'auteur que nous sommes tous, chercheurs en sciences humaines. Au fond, c'est cette part de notre travail, de notre profession, de notre activité de sociologue, ethnologue, historien que vient éclairer, sans concession, Pierre Pachet. Universitaire, philosophe, critique littéraire et essayiste¹, il publie ici ses « leçons de poésie » données à Lyon, à la Villa Gillet, en 1995-1996, leçons qui se présentent comme une phénoménologie du trajet des idées, depuis leur survenue, leur naissance, jusqu'à la « forme » qui ensuite va les « accueillir » et que déjà pressent l'auteur. Comment travaillent-elles ?
- 2 Ainsi formulé, ce projet peut paraître abstrait et ressortir tout uniment au versant philosophique de la question de l'écriture des sciences humaines. Il n'en est rien ; ou plutôt, sur cette toile de fond philosophique et épistémologique, héros et fil conducteur du raisonnement, c'est de l'individu/auteur Pierre Pachet dont il est question. Ce n'est pas non plus, à l'inverse, un livre-témoignage (type : comment j'écris ; comment me viennent mes idées), mais la mise à l'épreuve d'une expérience singulière de cette question de l'écriture. Et ainsi, ce récit – car c'en est quasiment un – vient compléter et surtout prolonger les réflexions critiques déjà entreprises sur ce thème par plusieurs revues : *Études rurales*², *L'Homme*³, et plus récemment *Communications*⁴.
- 3 Pour Pierre Pachet, une idée est un « petit événement mental ». Survenant de façon aléatoire, elle insiste alors, se fraye son chemin, toujours fragile, toujours vulnérable, menacée de toutes parts : par la paresse, la distraction, l'inattention ; concurrencée aussi par d'autres tâches et d'autres idées concurrentes.
- 4 Mais cette fragilité native est loin de constituer un obstacle à l'épanouissement des idées. Au contraire, tout en en faisant le charme, le sel, elle leur donne l'allure d'un cadeau de

l'instant, la saveur d'une cueillette. Une idée forte s'impose dans le tumulte du multiple, dans le bruissement des situations et des contextes de sa survenue.

- 5 Cet argument se décompose en plusieurs temps. « Avoir des idées », tout d'abord (titre du premier chapitre). « Hasard donne les pensées », écrivait Pascal. « C'est le hasard qui donne, enchaîne Pierre Pachet, c'est lui qui est le maître... Pas question de se substituer au hasard, de lui ôter l'initiative, simplement de lui faciliter la tâche et de se mettre en état de recevoir ses suggestions capricieuses. » Superbe programme ! assorti d'un mode d'emploi : « Ce qui donne accès au hasard, c'est la promenade, la lecture, la vaisselle ou le balayage, les mots croisés. La promenade en particulier, parce qu'elle vous prive des moyens d'écrire. » Si l'idée naît avec les attributs de l'émotion : intensité, effets physiques corporels (montée d'adrénaline, battements du cœur...), c'est que l'émotion est elle-même moyen de connaissance. « Nous appelant au présent », « désignant le présent », l'une comme l'autre « éveille ».
- 6 Autant qu'à leur naissance, c'est à la trajectoire des idées, à leur gestion dans le temps pourrait-on dire, que s'intéresse Pachet. Là encore il nous surprend. En effet, après avoir écrit : « La substance sécrétée par la vie mentale-émotive est périssable, submersible, composée de moments instables ; de moments qui veulent rester instables, qui ne sont vivants qu'à ce prix : les idées qui passent dans la tête n'y passent avec gaîté que si elles ne se savent pas surveillées », il affirme ensuite qu'écrire suppose de se clore, que l'écriture et la conversation sont inconciliables ; et, plus loin, paraît se rétracter : « Je tournerais moi-même le dos à ce qui m'importe si j'oubliais ce que mes écrits doivent à la conversation. » De même à propos de l'usage du téléphone, auquel est consacré un très beau chapitre. Mais ce n'est qu'apparemment que le téléphone distrait, qu'il empêche. La sonnerie a beau représenter une urgence, il ouvre en fait à l'autre en même temps qu'à l'instant. L'idée se nourrit donc – en fait – de la dispersion, de ce qui n'est pas elle, de ce qui ne lui ressemble pas, de ce qui ne lui semble pas propice.
- 7 Parlant davantage de lui-même, Pachet enchaîne alors avec une autre opposition convenue à laquelle il se fait un plaisir de tordre le cou : spécialisation *versus* dispersion. « Chaque fois qu'un sujet m'a attiré, écrit-il, que j'ai eu envie de m'y immerger, je sentais une partie de mon attention se refuser, se garder libre. Il me semblait que l'attention, l'intelligence, la capacité de se concentrer ne pouvaient jamais se donner totalement. » Ce type d'hésitation – une forme de lucidité, une manière d'honnêteté envers soi-même – qui put caractériser certains de ses choix professionnels, il la retrouve toujours aujourd'hui jusque dans son quotidien : « Je veux rester un tant soit peu disponible pour autre chose. Et tout se joue là, pour ma chance et mon malheur : je peux suivre deux conversations à la fois. Mon regard ne cesse de glisser de côté. » De même, comme il nous le montre avec l'exemple de ses chantiers d'écriture en cours, concentration et ouverture ne sont pas des sœurs ennemies. « Sans cesse danse devant mes yeux la liste de choses-à-écrire... Ces cinq textes en suspens, il me faut à la fois les maintenir actifs, possibles, et les écarter un peu pour laisser place à ce que je suis en train d'écrire ici. » De ces règles de travail, Pachet fait en quelque sorte une posture – toute personnelle –, presque une éthique, mais dans laquelle, il me semble, beaucoup de chercheurs pourront se reconnaître. « Garder la porte entrouverte » lui permet de s'impliquer totalement dans ce que lui commande le travail en cours sans pour autant se soustraire au dehors, aux amis, à d'autres envies.
- 8 Et l'on pourrait, sans céder à une sur-interprétation de son ouvrage, à travers ce qu'il nous en dit, qualifier Pierre Pachet, assez fondamentalement, par une attitude paradoxale, faite de dualités, mais sans ambivalence ni tension ; un entre-deux. « Le terrain mental

doit être libre sans être vide, fertile et vivant sans être en cours d'exploitation méthodique. » De même, il nous dit ailleurs aimer tout autant – mais bien sûr pour des raisons toute différentes – la vacuité que la veille, « l'activité, la vigilance extrême » et simultanément « la somnolence, la distraction, le sommeil ». (Et l'on ne s'étonnera pas de découvrir la connivence de Pachet avec l'ennui ; avec l'oubli également).

- 9 De même, autre hésitation, Pachet a toujours comme navigué entre « se cacher entre les pages des revues, entre les lignes des articles », et assumer une écriture responsable d'elle-même – formulé autrement : entre sa production d'universitaire et le désir de faire réellement œuvre. C'est dans le dernier chapitre (« La forme de ce qui n'en a pas ») qu'il aborde cette question de l'écrit – de la prise d'écriture comme dirait Daniel Fabre – à sa manière encore, à sa main, s'interrogeant plus précisément sur les « moments où la forme s'ébauche ». Les mots, nous dit-il, font bien davantage que seulement traduire et exprimer l'idée. L'idée « vous demande de l'aider à sortir », a « vocation à la forme » et « collabore à la forme qu'elle anticipe ». Dès lors, écrire, c'est « accueillir », et « protéger une démarche », la parachever. Penser et écrire ne constituent donc pas – on le sait, mais cela est dit ici à travers un témoignage – deux étapes dans le parcours d'une même recherche, mais se fondent intimement dans un même continuum. C'est ce que j'ai moi-même proposé d'appeler « l'écritivabilité » : ce sentiment décisif de la faisabilité d'une recherche, fondé par la conviction que peut, et que va s'écrire un texte⁵.
- 10 Certains lecteurs pourront sortir déroutés de leur lecture ; mais certainement pas floués. Ces pas perdus, cette pensée de plein air d'un auteur/chercheur d'une si grande singularité ne sont pas sans rappeler le message du taoïsme et de la pensée orientale et son principe de la vacuité ; ou encore la philosophie d'un Henri Michaux : « La pensée avant d'être œuvre est trajet, écrit-il dans *Poteaux d'angle*⁶. N'aie pas honte de devoir passer par des lieux fâcheux, indignes, apparemment pas faits pour toi. Celui qui pour garder sa "noblesse" les évitera, son savoir aura toujours l'air d'être resté à mi-distance. » La force de ce petit livre est de nous apprendre à vivre notre pensée et d'en accepter le cours, incertain, fragile, aléatoire. Un encouragement pour nos périodes de découragement ; un viatique pour persévérer ; et, en filigrane de cette phénoménologie, presque une leçon de vie. C'est en tout cas comme cela que je l'ai reçu.

NOTES

1. Auteur, entre autres, des *Baromètres de l'âme : naissance du journal intime*, Paris, Hatier, 1990 ; de *Autobiographie de mon père*, Paris, Autrement, 1994 ; de *Conversations à Jassy*, Paris, Éditions Maurice Nadeau, 1997.

2. N° 97-98, 1985 : *Le Texte ethnographique*.

3. N° 113, 1990.

4. N° 58, 1994 : *L'Écriture des sciences de l'homme*.

5. Martin de la Soudière, « Écrire l'hiver », *Communications*, 1994, 58.

6. Paris, Éditions de L'Herne, 1971.

AUTEUR

MARTIN DE LA SOUDIÈRE

CNRS-EHESS, Centre d'études transdisciplinaires, sociologie, anthropologie, histoire,
Paris.